

qu'à la fin du repas. Leur maxime est « qu'il faut » planter avant d'arroser. » Leurs ameublemens sont propres, plus ou moins fastueux, selon la richesse. La plus bizarre pièce de leurs meubles est le chevet de leur lit, si l'on peut donner ce nom à une espèce de fourche sur laquelle ils n'appuient point la tête, mais le cou, dans la crainte de déranger leurs cheveux, qu'ils laissent pendre. Les hommes les cordonnent de différentes manières; les femmes les laissent flotter, y entremêlent des ornemens d'or et des pierreries. L'empereur seul a le droit de se servir d'un bonnet. Il n'y a pas long-temps qu'ils connoissent les outils des différens métiers. Ils en ont obligation aux jésuites, ainsi que de l'art de bâtir. Auparavant ils ne savoient que poser irrégulièrement des pierres l'une sur l'autre. Ils n'avoient pas imaginé les escaliers ni les étages, qu'ils appellent *maison sur maison*. Malgré cette disette d'outils, ils avoient des toiles, des étoffes assez bien ouvragées, des bijoux d'un travail délicat. Le commerce vient les chercher. Rarement ils voyagent. Quand ils le voudroient, ils en sont empêchés par les Turcs, les Galles et autres peuples qui tiennent leurs frontières comme bloquées. Eux-mêmes ne souffrent pas qu'on s'ouvre l'entrée de leur pays. Ils dépendent des facteurs pour les échanges, qui ne se font jamais à l'avantage des Abyssins; de sorte qu'avec un fonds de productions inépuisable, des peaux, des fourrures, des cuirs, du miel, de la cire, de l'or, de l'ivoire et de nombreuses superfluités, l'Abyssinie est extrêmement pauvre. Les